Dictynna

Revue de poésie latine

1 | 2004

Varia

Martial, Pliny le jeune et l'identité du genre de l'épigramme latine

Mario Citroni

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/dictynna/172>

DOI : 10.4000/dictynna.172

ISSN : 1765-3142

Édition imprimée

ISBN : 2-84467-088-1

Référence électronique

Mario Citroni, « Martial, Pliny le jeune et l'identité du genre de l'épigramme latine », *Dictynna* [En ligne], 1 | 2004, mis en ligne le 15 novembre 2010, consulté le 10 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/dictynna/172> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dictynna.172>

Ce document a été généré automatiquement le 10 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Dictynna* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Martial, Pline le jeune et l'identité du genre de l'épigramme latine

Mario Citroni

- 1 Dès la fin du dix-neuvième siècle et jusqu'aux années soixante-dix au moins du vingtième le problème des origines de l'élégie latine était considéré comme d'une importance centrale. La prémisse du problème posé de façon traditionnelle était une drastique sous-évaluation de l'originalité des poètes latins. L'absence d'un genre grec exactement correspondant au niveau de la thématique et de l'*ethos* apparaissait, justement, comme un « problème » qu'on considérerait comme « résolu » lorsqu'on parviendrait à trouver un texte grec véritablement semblable à une élégie augustéenne « typique ». En absence d'un tel texte, on postulait, et on tentait de reconstruire, une élégie hellénistique perdue qui aurait les caractéristiques désirées, ou on déformait le profil de l'épigramme hellénistique pour en faire un modèle formel idoine de l'élégie latine. Aujourd'hui il est clair pour tout le monde ce qui autrefois n'était entrevu que par peu de savants : que l'on ne peut pas réduire l'élégie latine – genre diversifié, ouvert à de nombreuses possibilités – à une seule typologie, et qu'elle combine, librement et de façon originale, une grande variété d'éléments formels et thématiques qui proviennent de différentes traditions littéraires grecques et latines. Parmi ces traditions figure évidemment, en position de relief, la tradition de la poésie élégiaque grecque (tant archaïque qu'hellénistique) qui est à son tour, nous le savons aujourd'hui, plus diversifiée, plus riche de possibilités différentes qu'elle ne le semblait autrefois. Ainsi le problème des origines de l'élégie latine n'a plus ces caractères exceptionnels – et énigmatiques – qui lui donnaient une aura solennelle de « grand problème » : aujourd'hui le problème est analogue à celui posé par tous les genres littéraires pratiqués à Rome, y compris ceux morphologiquement plus conformes à leur genre grec correspondant : il s'agit chaque fois de comprendre les modalités, différentes et originales, selon lesquelles les genres grecs ont été réinterprétés dans la production littéraire romaine.
- 2 Contrairement à l'élégie, l'épigramme latine, cette sorte de « petite sœur » de l'élégie, n'a pas suscité un débat analogue sur ses origines, et sur son identité par rapport au

genre grec correspondant. Pourtant on en aurait eu les motifs ! Si la différence entre un livre de Tibulle ou de Propertius et le profil reconstitué d'un livre hellénistique d'élégies apparaissait étrange et inexplicable, il devait être tout aussi évident qu'un livre d'épigrammes de Martial, où s'alternent librement des poèmes autobiographiques, d'hommage personnel, de célébration publique, d'attaque personnelle et d'invective ; des poèmes épidiactiques, funéraires ; érotiques, satyriques, de dialogue avec des amis, d'accompagnement de cadeaux, ne peut être expliqué simplement comme une dérivation et un développement – même original – du recueil d'un quelconque épigrammiste grec connu. Mais il y a beaucoup plus : entre le genre latin tel qu'il apparaît chez Martial et l'épigramme grecque typique, tant hellénistique qu'impériale, il y a une différence fondamentale justement dans cette 'marque' de genre qui est la plus importante dans le système littéraire de l'antiquité, c'est à dire le mètre : une différence qui, par définition, ne pouvait évidemment pas subsister dans le cas de l'élégie. Face au caractère presque normatif du distique élégiaque dans l'épigramme grecque – un caractère quasi exclusif du moins à partir de Méléagre, mais largement en vigueur dès les origines de l'épigramme littéraire¹ – Martial propose, comme nous le savons, une alternance de trois mètres différents (le distique élégiaque, qui reste le mètre prévalent, l'hendécasyllabe, le choliamb), auxquels s'ajoutent de temps en temps quelques autres. Naturellement les 'origines' de cette flagrante différence formelle sont évidentes : il s'agit des mètres préférés de Catulle. Mais des questions d'importance fondamentale restent ouvertes, c'est à dire quand, par qui, à travers quel procédé, sous la pression de quelles exigences expressives s'est construite la typologie de l'épigramme que nous reconnaissons chez Martial, et quelle conscience avaient les poètes et les lecteurs de l'identité de cette typologie par rapport à la tradition de l'épigramme grecque. Si on a consacré peu d'attention à ces questions, si – contrairement à l'élégie – on ne s'est pas posé un problème de l'« origine » de l'épigramme latine c'est, je pense, surtout à cause de sa moindre 'visibilité', à cause de la moindre attention suscitée par ce genre dont Martial lui-même déplorait – ou de façon provocatrice vantait – la position de Cendrillon parmi les genres. Récemment deux importantes études de P. Laurens et de M. Puelma ont partiellement comblé cette lacune.² Mon intervention veut être une contribution de plus dans cette direction.

- 3 La présomption d'une coïncidence entre épigramme grecque et épigramme latine a eu pour effet que, dans les premières décennies du vingtième siècle, différentes dissertations ont été écrites en Allemagne et en Autriche sur le thème « Martial et l'épigramme grecque »,³ dissertations basées sur une idée mécanique de dépendance du poète latin des épigrammistes grecs, et dans lesquelles sur la base de correspondances thématiques, même assez générales, entre les épigrammes de Martial et les épigrammes grecques plus tardives on arrivait régulièrement à postuler la source commune d'une ancienne épigramme grecque perdue. Même dans des dissertations allemandes plus récentes, datant des années soixante-dix et quatre-vingts,⁴ qui pourtant valorisent beaucoup l'autonomie de Martial dans l'élaboration des épigrammes, l'idée qu'une épigramme particulière de Martial dépende directement d'une épigramme grecque particulière – en fonction de modèle, d'« original » – reste dominante : mais ceci est une situation qui en réalité se vérifie dans très peu de cas. L'apport des traditions littéraires latines chez Martial a été essentiellement étudié de façon « séparée » face à l'apport de l'épigramme grecque, sans se demander vraiment si et dans quelle mesure l'intégration de ces apports altère des traits fondamentaux du genre et, surtout, si et jusqu'à quel point les altérations de la morphologie de l'épigramme grecque que nous rencontrons

chez Martial sont le fruit de son interprétation personnelle du genre grec ou sont déjà d'une certaine façon inscrites, et fixées, dans une tradition latine précédente.

- 4 Le problème de l'identification des constantes formelles qui différencient éventuellement le genre latin du genre grec est rendu difficile, et quasiment désespéré, du fait que – avant l'époque d'Ausone et Claudien, situés dans une culture littéraire désormais très différente – nous n'avons de témoignages sur l'épigramme latine, en dehors du recueil catullien (qui constitue un cas très problématique par lui-même), que chez Martial et dans quelques autres recueils au caractère particulier et de paternité incertaine ou inconnue et difficilement datable (le *Catalepton*, les *Priapea*, quelques séquences de l'*Anthologia Latina*), ou bien dans des poèmes isolés, ou des fragments de poèmes isolés d'où il est difficile, et même risqué, de tirer des conclusions d'ordre général sur la morphologie du genre. Pour essayer de vérifier si et jusqu'à quel point le témoignage offert par Martial peut attester un profil du genre qui va au-delà de l'interprétation personnelle de Martial, le témoignage de Pline le Jeune est très important.
- 5 Pline parle souvent de poésie mineure latine, écrite par lui-même, par d'autres amis de son milieu, et aussi par son ami Martial. Il parle aussi, comme Martial lui-même, de poésie mineure grecque écrite par des amis de son milieu. Les concordances et les discordances entre les mots de Pline à ce propos et l'usage, ou les déclarations, de Martial sont très significatives, et n'ont pas été étudiées de façon adéquate.
- 6 Aussi bien Pline que Martial considèrent la poésie mineure grecque et la poésie mineure latine, que l'on écrit dans leur milieu, comme des pratiques littéraires certainement semblables : on peut le déduire du fait qu'ils considèrent normal que la même personne puisse passer de l'une à l'autre (c'est le cas d'un certain Brutianus en Martial IV 23), ou que les épigrammes grecques d'un ami puissent être imitées en latin (c'est le cas de Pline avec les *epigrammata* grecs de l'ami Arrius Antoninus : cf. *epist.* IV 18 et V 15). Et chez Martial (IV 23) la même Muse Thalie gouverne les deux pratiques (IV 23).⁵ Chez Martial comme chez Pline la tradition grecque et la tradition romaine de cette poésie mineure ont chacune leur propre modèle exemplaire, un *auctor* propre et distinct : respectivement Callimaque et Catulle.⁶ L'accord entre Martial et Pline sur la détermination de deux 'archétypes' différents pour la tradition grecque et pour la tradition latine du genre suggère déjà une forte perception d'une autonomie tout du moins relative des deux traditions. En réalité, comme cela a été récemment mis en évidence par Roland Mayer et Mario Labate,⁷ la production poétique post-augustéenne a généralement tendance à choisir comme point de référence exemplaire, comme modèle et 'archétype' du genre pratiqué, non pas l'auteur canonique grec, mais son 'classique' latin. A la liste d'auteurs et de genres fournie par Mayer et Labate on peut ajouter l'épigramme, genre pour lequel à l'âge post-augustéen les poètes latins choisissent comme point de référence Catulle et non Callimaque. Il faut noter que l'auteur latin pris comme point de référence dans les différents genres était chaque fois le représentant le plus prestigieux de ce genre à l'âge césarien ou augustéen. Rien que pour la comédie, dans le milieu de Martial et de Pline, deux auteurs archaïques étaient proposés comme modèles : Plaute et Térence. Pour la tragédie, dont les modèles archaïques devaient paraître trop distants au niveau du style et du goût, et où aucun auteur d'âge césarien et augustéen ne s'était affirmé avec un prestige indiscutable, on continuait à proposer comme modèles les grands auteurs grecs comme, naturellement, dans le cas de genres qui à Rome n'avaient jamais été traités à un niveau littéraire élevé

(la lyrique chorale, dont le modèle était, bien sûr, Pindare, la comédie à la manière d'Aristophane, la fable d'Ésope).⁸ Je veux dire que ces attributions d'autorité exemplaire à des auteurs latins dans différents genres se faisaient de façon sélective, quand on pensait unanimement accepté le fait qu'un auteur latin ait fondé les prémisses effectives de qualité pour une tradition latine du genre considéré. Rapporter la tradition d'un genre à son plus illustre représentant latin signifie donc affirmer que, grâce à ce poète, le genre s'est donné une organisation autonome dans la littérature latine, et que cette organisation est devenue le nouveau point de référence du genre pour les auteurs latins.

- 7 Et en effet Martial, dans l'épigramme déjà citée (IV 23), où il pose la correspondance Callimaque-Catulle en tant que modèles et garants grec et latin du genre, affirme explicitement une différence de caractère, disons d'*ethos*, entre les deux traditions : celle de l'épigramme grecque est une tradition de *lepos*, d'une grâce typiquement grecque (*lepos Cecropius*, c'est à dire *Atticus*), alors que la tradition de l'épigramme latine est une tradition de *sal*, d'une ruse piquante typiquement romaine (*sal Romanae Minervae*). Une distinction analogue entre les deux traditions peut être identifiée probablement chez Pline qui, à propos des épigrammes grecques de l'ami Arrius Antoninus, considère *humanitas*, *venustas*, *dulcedo*, *amor* et *gratia*, comme les qualités propres de la tradition grecque (*epist.* IV 3, 4 et IV 18), alors que, quand il parle de la production de poèmes mineurs latins de ses amis (et de Martial lui-même), il introduit toujours l'élément piquant, polémique ou amer, et il l'exprime de différentes façons (parmi lesquelles également *sal* : III 21, 1 à propos de Martial ; IV 14, 5), élément qui au contraire manque toujours quand Pline parle des épigrammes grecques (*argutus* en IV 3 ne se réfère probablement pas à cet aspect). Chez Pline, dans le cas des poèmes latins, cet élément piquant est toujours rappelé, mais il apparaît toujours à côté de son opposé : l'élément aimable, et même expressément érotique.⁹ Mais c'est surtout en ce qui concerne les traits formels du genre, dont j'entends m'occuper ici, que la correspondance établie par Martial et Pline entre l'auteur latin et l'auteur grec de référence, contrairement aux autres genres rappelés par Mayer et Labate, pose des problèmes.
- 8 Pline (*epist.* IV 3, 4 et IV 18) aussi bien que Martial (IV 23, 3 s.) lient explicitement le nom de Callimaque au genre nommé *epigramma*, et non génériquement à la poésie mineure, non à une dénomination qui puisse comprendre aussi les *Iambes* et les *mele*. On a parfois douté, probablement à tort, que Callimaque lui-même ait recueilli ses épigrammes comme section autonome de sa production, mais on peut considérer comme certain le fait qu'un recueil d'épigrammes de Callimaque a toutefois existé très tôt et que Martial et Pline y font référence.¹⁰ Parmi les épigrammes de Callimaque, ainsi que celles d'autres poètes du troisième siècle, il y avait également des poèmes d'un autre mètre que le distique : mais il est clair qu'ils constituaient de rares exceptions, reconnues comme telles, et que la tradition de l'épigramme littéraire grecque, déjà aux temps des premiers grands épigrammistes hellénistiques, avait choisi comme mètre caractéristique et dominant celui de l'élégie, devenu ensuite presque exclusif au moins à partir de Méléagre, c'est-à-dire bien avant Catulle.¹¹
- 9 Si donc, se référer aux épigrammes de Callimaque signifiait se référer à un recueil poétique doté d'une morphologie bien définie, appartenant à un genre bien reconnaissable et nommé univoquement, qui au cours de la tradition successive avait ultérieurement délimité sa morphologie, se référer à Catulle signifiait se référer à une

œuvre, dont la classification dans le système des genres était problématique pour les anciens et est restée problématique pour les modernes. Dans les sources anciennes Catulle est désigné soit comme poète lyrique, soit comme iambique.¹² Quintilien, dans son classement par genres des auteurs latins, ne parvient pas à lui trouver une position adéquate : il le nomme en passant poète iambique, avec Horace et Furius Bibaculus (*inst.* X 1, 96), et il parle une fois (*inst.* I 5, 20) d'un *Catulli nobile epigramma* en se référant à un de ses poèmes en distiques (Quintilien n'utilise le terme *epigramma* qu'une seule autre fois, pour un distique agressif anonyme dirigé contre Salluste : *inst.* VIII 3, 29). Et d'autre part il est exclu que la correspondance posée par Martial et Pline entre Callimaque et Catulle, comme modèles de l'épigramme, présuppose la référence exclusive à la troisième section du livre de Catulle, celle des poèmes mineurs en distiques. Au contraire Pline comme Martial font allusion, quand ils doivent faire référence à un poème représentatif de Catulle, aux poèmes du moineau (Mart. I 7, 3 ; 109, 1 ; IV 14, 14 ; VII 14, 3 s. ; XI 6, 16 ; XIV 77 ; Plin. *epist.* IX 25, 3), ou aux poèmes sur les baisers (VI 34, 7 s. ; XI 6, 14 ; XII 59, 3), ou au poème 16 sur la séparation entre page et vie (Plin. *epist.* IV 14, 5 et cf. Mart. I 35, 10 s.) : donc toujours à des poèmes en hendécasyllabes.

- 10 Aussi bien Pline que Martial, dans les déclarations sur la poésie mineure latine – la leur et celle de leurs amis – comme dans leur pratique poétique (nous possédons quelques vers de Pline lui-aussi), se réfèrent à un genre de poésie typiquement « variée » non seulement au niveau du contenu et des thèmes, mais aussi au niveau des mètres. Sur la variété thématique Pline insiste d'une façon quasi obsessionnelle avec une large utilisation d'oppositions polaires, comme nous l'avons déjà vu, entre l'élément aimable, et érotique, et celui polémique et agressif, tous deux omniprésents.¹³ Maintenant en traitant de la variété métrique, nous passerons de l'observation des correspondances entre Pline et Martial, à l'observation des différences, qui sont très significatives.
- 11 Pline parle de cette production mineure comme d'un domaine quasiment sans liens quant au choix métrique et, en même temps, largement libre quant au choix de la dénomination du genre. Chez Martial, la variété métrique est au contraire, comme nous le verrons, rigide et contrôlée et la dénomination du genre est rigoureusement univoque. Martial, à propos de sa propre production et de la tradition latine où elle s'inscrit, utilise toujours et uniquement le terme *epigramma* (qui dans son œuvre revient 31 fois), par rapport auquel des termes comme *ineptiae*, *lusus*, *ioci* ont une fonction purement connotative, et non dénotative du genre littéraire. Pline se réfère à la production de Martial seulement avec le terme générique de *versiculi* (*epist.* III 21, 2 et 4), terme qui renvoie à Catulle, qui l'utilise trois fois pour ses propres vers, toujours dans des poèmes en hendécasyllabes (16, 3 et 6 ; 50, 4), et que Pline utilise plusieurs fois à propos de ses propres poèmes mineurs (*epist.* V 3, 1 et 2 ; IX 16, 2). En *epist.* IV 27, 4 nous voyons qu'un de ses amis poètes aussi avait utilisé le même terme dans un poème en hendécasyllabes pour définir les compositions mineures en hendécasyllabes de Pline ; dans *epist.* IV 14, 5 Pline, à propos de sa production mineure, cite un passage d'un des poèmes catulliens en hendécasyllabes où le terme est utilisé (16, 5-8). Cette expression, qui donc est quasiment « formulaire » chez Pline et dans son milieu pour la poésie mineure, n'est au contraire jamais utilisée par Martial pour ses propres vers (Martial l'utilise seulement, d'une façon clairement péjorative, à propos des vers d'autres poètes adversaires : III 9, 1 ; 50, 2 ; VI 64, 23). D'autres dénominations, encore plus vagues, utilisées par Pline (*ineptiae*, *lusus*, *ioci*) et déjà utilisées par Catulle, reviennent comme nous l'avons dit également chez Martial, mais seulement avec une

fonction connotative et non en tant que dénominations de genre, fonction que Martial réserve exclusivement à *epigramma*. Pline, de son côté, emploie deux fois *epigramma* pour les épigrammes grecques de son ami Arrius Antoninus (*epist.* IV 3, 3 ; IV 18) et une fois pour une épigramme de Cicéron, dont le mètre n'est pas défini (*epist.* VII 4, 3). Il n'utilise jamais le terme pour les poèmes mineurs latins écrits par lui-même et par ses amis, mais il admet la possibilité de son utilisation dans un passage, bien connu (IV 14, 8 s.), où il atteste expressément que pour cette production mineure une grande variété de dénominations (qu'il considère comme équivalentes) est disponible :

Unum illud praedicendum videtur, cogitare me has meas nugas ita inscribere 'hendecasyllabi', qui titulus sola metri lege constringitur. Proinde, sive epigrammata sive idyllia sive eclogas sive, ut multi, poematia seu quod aliud vocare malueris, licebit voces ; ego tantum hendecasyllabos praesto.

- 12 *Epigramma* est en effet la première des dénominations citées, ce qui pourrait vouloir dire qu'elle avait un plus grand prestige – et on a même pensé qu'elle pouvait être, chez Pline, une conséquence de l'adoption stable du terme de la part de Martial.¹⁴ En réalité la dénomination *epigramma* est ici mise sur le même plan que *idyllia*, *eclogae* et une variété indéfinie d'autres dénominations équivalentes possibles (*seu quod aliud vocare malueris*), alors que non pas la première mais la dernière des dénominations citées est explicitement mise en relief, avec l'incise *ut multi*, comme dénomination prévalente dans l'usage : il s'agit de *poematia*, qui est en effet le titre choisi par son ami Sentius Augurinus pour un recueil de poèmes mineurs dont Pline (*epist.* IV 27) cite une partie d'un poème proémial en hendécasyllabes qui révèle que le recueil tout entier, ou du moins sa plus grande partie, était constitué de poèmes en hendécasyllabes. Le recueil se plaçait sous le signe des modèles poétiques de Pline lui-même – Catulle et Calvus.¹⁵
- 13 Le passage de Pline sur l'équivalence de titres différents est, comme je l'ai déjà dit, bien connu : on a déjà noté la différence nette entre la dénomination stable que le genre a chez Martial et le manque de dénomination stable chez Pline, et on a déjà observé que cela semble correspondre à la volonté, de Martial, de rendre noble le genre mineur qu'il a choisi et auquel il a voulu donner une nouvelle dignité artistique. Mais il ne s'agit pas seulement d'une question d'appellation : il s'agit d'une question de morphologie générale du genre. Le titre que Pline a enfin décidé de donner à son recueil est *Hendecasyllabi*, un titre qui identifie une forme métrique unitaire pour le recueil tout entier : celle de l'hendécasyllabe catullien auquel du reste, comme nous l'avons vu, renvoie l'expression réitérée *versiculi*. Un recueil de seuls hendécasyllabes réalisait, en effet, une morphologie du genre profondément différente par rapport à celle de Martial. Nous ne pourrions pas imaginer un recueil de Martial composé uniquement de poèmes en hendécasyllabes. Mais cette morphologie ne constituait pas un choix individuel de Pline : au contraire il présentait son choix de publier un recueil de seuls hendécasyllabes comme le choix conforme à un usage commun, et prévalent apparemment : VII 4, 8 *Postremo placuit exemplo multorum unum separatim hendecasyllaborum volumen absolvere, nec paenitet*. Ce choix est présenté comme le bilan final (*postremo*) d'une activité de poésie mineure dans laquelle les formes métriques utilisées étaient les plus variées et, semble-t-il, quasiment sans importance pour l'identification du genre. Dans les paragraphes précédents de cette même lettre VII 4 Pline raconte ainsi à un ami la genèse de son livre *Hendecasyllabi* : en lisant un écrit du fils de Asinius Pollion qui comparait Cicéron à son père, il lui était arrivé de trouver la reproduction d'un *epigramma* érotique de Cicéron pour Tiron et il s'était autorisé à dédier lui aussi quelques moments d'*otium* à ce genre poétique. Il cite le texte du

premier poème composé selon cette nouvelle inspiration : il s'agit d'une poésie en hexamètres (13 vers n'ayant aucun mérite), dans laquelle il raconte justement l'avènement de cette inspiration venue de la lecture de l'épigramme de Cicéron. Puis il était passé à l'écriture de poèmes en distiques élégiaques (*transii ad elegos*), puis à d'autres mètres (*addidi alios*), puis à d'autres encore (*inde plura metra*). La décision de publier un recueil séparé, composé uniquement de poèmes en hendécasyllabes (*Postremo placuit ... cit. ci-dessus*), n'a pas signifié abandonner les autres poèmes, écrits dans les mètres les plus disparates, au monde indéfini des brouillons enfermés au fond des tiroirs. Plus tard il publiera en effet un livre de poèmes écrits en différents mètres (VIII 21, 4 *liber fuit et opusculis varius et metris*). Parmi ces derniers il y avait certainement encore des poèmes en hendécasyllabes, étant donné que dans un cas il qualifie ses compositions de *passerculi et columbuli nostri*, en faisant une évidente référence aux poèmes catulliens sur le moineau, qui dans le milieu de Martial et de Pline avaient été variés en poèmes, en hendécasyllabes, sur les colombes.¹⁶ Et il ne manquait pas naturellement de poèmes en distiques, déjà cités auparavant dans la série d'expériences qui avait conduit dans un premier temps à la publication des seuls hendécasyllabes, et dont Pline nous donne un avant-goût en citant (*epist. VII 9, 10*) un de ses poèmes, assez mauvais en vérité, en quatre distiques. Pline fait allusion aussi aux choliambes, mètre important tant pour Catulle que pour Martial, comme à une possibilité métrique de ses poèmes mineurs : une possibilité qui pourrait se réaliser si Suétone, le destinataire de sa lettre, persévère à retarder la publication de ses écrits, obligeant ainsi Pline à changer de ton et à passer à de plus âpres réprimandes.¹⁷ On trouve une autre confirmation de l'incertitude du profil métrique de cette poésie mineure latine quand Pline nous parle de la réception de ses hendécasyllabes, qui n'étaient pas seulement lus et récités, mais étaient également chantés avec l'accompagnement de la lyre (*epist. VII 4, 9 Legitur describitur cantatur etiam, et a Graecis quoque, quos Latine huius libelli amor docuit, nunc cithara nunc lyra personatur*) : en récupérant donc la nature originelle de mètre lyrique propre à l'hendécasyllabe, nature qui avait probablement déjà disparu chez Catulle, et même déjà chez les modèles hellénistiques de Catulle, et qui n'entre certainement pas en jeu chez Martial, dont on ne peut pas imaginer les épigrammes en hendécasyllabes chantées au son de la lyre.

- ¹⁴ Donc, aux yeux de Pline et de son milieu cette poésie mineure latine, pratiquée par Pline lui-même et par ses amis lettrés, parmi lesquels Martial, n'avait aucun profil métrique défini. L'insistance sur Catulle et Calvus comme modèles de référence (Plin. *epist.* 16, 5 ; IV 27, 4) nous fait comprendre que tous les mètres utilisés par les néotériques devaient y être admis, y compris peut-être d'autres mètres, expérimentés selon l'esprit de la polymétrie néotérique, et il est évident que l'hendécasyllabe, le mètre de la dédicace à Cornelius Népos et des célèbres poèmes sur les thèmes du moineau et des baisers, avait dans cet héritage catullien un prestige si prédominant qu'il était considéré comme normal de composer des recueils de seuls hendécasyllabes (cf. Plin. *epist.* VII 4, 8, déjà cité : *placuit exemplo multorum unum separatim hendecasyllaborum volumen absolvere*). Cette poésie polymétrique, dans laquelle prédomine l'hendécasyllabe, et qui se prête à être exécutée en tant que lyrique avec accompagnement musical, semble être un genre très lointain de l'épigramme grecque, qui depuis au moins deux siècles avait le distique élégiaque comme mètre presque exclusif, et qui était certainement perçue comme un genre séparé de la lyrique. Je dirais même qu'il est surprenant que Pline ait même considéré la possibilité de donner le titre «*Epigrammata*» à un recueil de poèmes de seuls hendécasyllabes qui se prêteront

à être chantés avec accompagnement de la lyre. Pourtant il est clair que pour Pline la production de Martial, d'habitude située par les modernes dans la tradition de l'épigramme grecque, fait partie du même genre que ses poèmes mineurs et ceux de ses autres amis, qui nous semblent si loins de l'épigramme grecque : Pline, nous l'avons vu, qualifie les poèmes de Martial avec le même terme presque 'formulaire' de *versiculi*, il en définit la thématique de façon presque identique, et peut y reconnaître le même modèle catullien.

- 15 Et il est clair que Martial aussi adapte largement sa production, et en particulier son organisation métrique, au modèle catullien, mais selon un critère qui, sur le plan formel, différencie fortement sa production tant de l'épigramme grecque que de la production latine de Pline et de ses amis. Chez Martial la polymétrie héritée de Catulle est réalisée avec un critère de dosages où une éclatante variété s'unit à une toute aussi éclatante régularité, et ce de façon à rendre en tous les cas dominant le distique élégiaque, le mètre propre à l'épigramme grecque.
- 16 Dans les 12 livres d'épigrammes diverses Martial utilise le distique dans 73,1 % des poèmes ; l'hendécasyllabe dans 19,4 % ; le choliambe dans 6,4 % des cas. Seules 12 épigrammes (1 % du total) ont un mètre différent de ces trois.¹⁸ Parmi les poèmes mineurs de Catulle compris dans la première et troisième section du *liber*, il y en a 48 en distiques élégiaques, 44 en hendécasyllabes, 8 en choliambes ; 8 sont en mètres différents et le plus fréquent parmi eux est le trimètre iambique, qui y paraît cependant seulement trois fois (en deux variantes). Donc le livre catullien, pris dans son ensemble, présentait déjà une dominante de poèmes mineurs en distiques, un grand nombre de poèmes en hendécasyllabes, un nombre inférieur, mais consistant, de poèmes en choliambes, et quelques mètres utilisés sporadiquement. Chez Martial nous trouvons la même situation, mis à part un espace proportionnellement beaucoup plus large pour le distique élégiaque.
- 17 Ce qui me semble particulièrement important, c'est que chez Martial les pourcentages de présence des poèmes en mètres différents sont très constants dans chacun de ses 12 livres. Martial, dès le début de sa production de livres d'épigrammes diverses, montre qu'il a une idée bien précise de l'organisation métrique que ses recueils doivent avoir, et il est fidèle à cette organisation durant toute sa carrière qui s'est développée pendant plus de 15 ans. Chacun des 12 livres d'épigrammes diverses comporte en effet une large majorité de poèmes en distiques, une présence consistante de poèmes en hendécasyllabes, et quelques poèmes en choliambes – dont le nombre est toujours très inférieur aux poèmes en hendécasyllabes. Dans les livres où apparaissent des épigrammes dans des mètres différents, elles sont toujours, dans l'ensemble, en nombre inférieur par rapport aux poèmes en choliambes, présents dans le même livre, et il n'arrive jamais que dans le même livre un des mètres différents des trois plus communs soit représenté par plus d'une épigramme.¹⁹ Ainsi il est clairement confirmé, livre après livre, qu'il y a trois mètres normalement admis, et que dans la fréquence avec laquelle chacun de ces mètres est utilisé il y a une norme assez définie, qui se reconferme justement de livre en livre. Et il est confirmé, livre après livre, qu'à l'occasion seulement, des mètres différents sont admis et qu'ils doivent être sentis comme des exceptions. Exceptions à la norme, que la norme du genre elle-même contemple justement avec le statut de ce qui est exceptionnel.
- 18 Selon cette interprétation réglée de la polymétrie néotérique, la nette prévalence accordée au distique rapproche la morphologie des recueils de Martial de celle de

l'épigramme grecque, mais la différence avec la tradition grecque du genre reste très importante. Dans l'ensemble des épigrammes littéraires grecques que nous possédons, le seul mètre différent du distique élégiaque auquel on accorde une présence considérable – bien qu'extrêmement minoritaire par rapport au distique – est le trimètre iambique, qui paraît dans environ 35 épigrammes de l'ensemble des trois recueils de Gow et Page (*Hellenistic Epigrams, The Garland of Philip, Further Greek Epigrams*).²⁰ Aucun autre mètre n'est représenté, dans l'ensemble des trois recueils, par plus de trois ou quatre épigrammes : les poèmes qui ne sont pas en distiques semblent avoir eu dans les recueils grecs, comme nous pouvons les reconstruire, le même statut exceptionnel qu'ont dans les recueils de Martial les épigrammes en mètres différents des trois qui sont les plus fréquents. En particulier, l'hendécasyllabe et le choliambique, qui chez Martial ont une présence consistante et régulière, paraissent, dans l'ensemble de trois recueils, seulement dans quatre et, respectivement, trois compositions, et ils sont très rares aussi dans l'épigramme impériale successive.²¹ Vice versa le trimètre iambique, le mètre le plus présent dans les trois recueils de Gow et Page à part le distique, revient chez Martial seulement dans deux brèves épigrammes (VI 12 et XI 77 : à peine 5 vers en tout).

- 19 Dans le cadre, attesté par Pline, d'une production poétique latine mineure d'héritage néotérique à la morphologie vague ou mieux encore informe, et dans laquelle l'hendécasyllabe avait éventuellement un rôle dominant, Martial proposait donc une typologie bien précise de recueil où le modèle catullien était en tout cas normatif au niveau des choix métriques, mais il était interprété comme alternance très régulière dans les dosages – bien que variée et libre dans la séquence – des différents mètres catulliens.
- 20 Le problème que nous devons nous poser maintenant est de savoir si cette morphologie de poésie mineure, et l'attribution stable à celle-ci du nom 'épigramme', représentent une innovation personnelle de Martial. Le fait que Pline ne semble pas connaître une typologie de poésie mineure où le distique domine, et qu'il n'attribue aucune signification autonome à la dénomination 'épigramme' par rapport à tant d'autres dénominations concurrentes, conduirait à le penser. Dans le panorama assez informe que lui offre la production mineure contemporaine d'héritage néotérique, Pline semble avoir vu dans les recueils de Martial, pourtant si différents des siens et de ceux de ses amis, seulement une des nombreuses morphologies possibles, et dans l'adoption du nom épigramme, l'adoption d'une des nombreuses dénominations possibles, sans que tout cela comporte la référence à une autre tradition de genre ou la détermination d'une identité de genre particulière, dans le cadre de la plus ample réalité de la production mineure de type néotérique.
- 21 L'idée de Martial comme premier législateur et créateur du canon d'une forme cohérente et reconnaissable d'épigramme latine, moins éloignée de la morphologie canonique de l'épigramme grecque bien que distincte de cette dernière, est attirante parce qu'elle semble aussi cohérente par rapport à une autre grande innovation dont Martial se vante à bon droit : celle qui concerne le nouveau rôle et le nouveau prestige qu'il donne au genre qu'il traite, un genre que Pline – nous le voyons bien – considérerait avec beaucoup de suffisance.
- 22 En réalité Martial lui-même ne se présente pas du tout comme un innovateur en ce qui concerne les aspects formels du genre pratiqué. Il se présente, dès la première page qui ouvre son premier livre, comme un fidèle interprète d'une tradition *latine* (I *epist.*

Lascivam verborum veritatem, id est epigrammaton linguam, excusarem, si meum esset exemplum : sic scribit Catullus, sic Marsus, sic Pedo, sic Gaetulicus, sic quicumque perlegitur) et, comme nous le verrons, il revendique souvent sa totale fidélité à cette tradition. Et ici nous avons une autre différence importante, dont je n'avais pas parlé jusqu'à maintenant, entre les témoignages de Pline et de Martial. Nous avons dit que les deux auteurs concordent à faire de Catulle le modèle exemplaire du genre. Pline rapproche le nom de Calvus de celui de Catulle (*epist.* 16, 5 par trois fois ; IV 27, 4), soulignant ainsi le caractère 'néotérique' du modèle poétique auquel il fait référence. Pour le reste il rappelle, comme on l'a vu, une épigramme érotique de Cicéron qui l'a éclairé sur la possibilité pour un personnage de haut rang de se dédier à ce genre frivole et qui l'a persuadé de s'y essayer (*epist.* VII 4, 3-6), et dans une autre lettre (V, 3, 5-6) il nomme, avec le même esprit, vingt-six romains illustres orateurs, politiciens, auteurs de haute poésie qui se sont consacrés, marginalement, à cette production mineure. Cette liste d'une longueur exagérée, qui comprend de nombreux poètes amateurs, confirme l'image d'une production peu formalisée, amatoriale, approximative.

- 23 Martial, au contraire, se réfère à un canon précis d'auteurs latins qu'il considère, avec Catulle, comme des représentants normatifs du genre, et auxquels il veut se conformer comme à des modèles. Et il en parle comme s'il était universellement reconnu qu'ils sont les représentants normatifs du genre : un genre auquel, selon les mots de Martial, semble être universellement attribuée une dénomination précise et technique : épigramme, justement. Les auteurs du « canon » de l'épigramme latine selon Martial sont, après Catulle, Domitius Marsus – qu'il nomme six fois dans ce rôle –, Albinovanus Pedo – nommé trois fois –, Lentulus Gétulicus – nommé une seule fois : cf. I *epist.* où, comme nous l'avons vu, sont nommés Catulle, Domitius Marsus, Albinovanus Pedo et Gétulicus ; V 5, 6 où sont nommés à la fois Catulle, Marsus et Pedo ; II 71, 3 et VII 99, 5 où sont nommés ensemble Catulle et Marsus ; II 77, 5 où sont nommés ensemble Marsus et Pedo ; VII 29 où seul Marsus est nommé.²² Pline ne mentionne jamais Domitius Marsus, qui chez Martial jouit d'une présence vraiment remarquable, quasiment égale à celle de Catulle, comme modèle de l'épigramme latine, ni Albinovanus Pedo ; le seul Gétulicus, qui chez Martial a une importance mineure, est cité par Pline dans la longue liste de personnages prestigieux qui ont daigné écrire des poésies mineures (*epist.* V 3, 5).
- 24 Cette référence explicite et exhibée par Martial à un canon normatif accepté pour l'épigramme latine, confirme donc la forte diversité par rapport à l'image de la production mineure latine donnée par Pline, mais dans le même temps elle rend problématique l'hypothèse considérée ci-dessus d'attribuer cette diversité à une innovation autonome de Martial.
- 25 On pourrait penser que Martial, pour conférer une plus grande dignité à ce genre mineur, a dans une certaine mesure « forcé » les faits établis : il peut avoir utilisé la dénomination 'épigramme' comme si elle était dotée de plus de fixité, en tant qu'indication de genre de la poésie latine, qu'il ne lui en était reconnu en réalité ; il peut avoir attribué un noble pedigree à une organisation formelle du genre qui était en réalité en bonne partie une création personnelle, en en projetant à rebours certains traits caractérisants sur une série de prédécesseurs d'un prestige appréciable. On pourrait dire que dans un certain sens nous le prenons sur le fait dans cette œuvre de déformation, alors qu'il traite sans aucun doute Catulle comme un auteur d'épigrammes : nous avons déjà rappelé que dans la tradition antique il est mentionné

selon le cas comme poète iambique, ou lyrique, et dans un seul cas comme auteur d'une certaine 'épigramme'.

- 26 Il peut y avoir eu un élément de déformation dans cette direction. Mais il ne peut suffire à expliquer les profondes divergences entre Pline et Martial que nous avons mises à jour. Et il est remarquable que chez Martial les poètes qui constituent le canon normatif de l'épigramme latine sont mis en cause non seulement pour justifier, avec des précédents au prestige reconnu, des choix expressifs qui pouvaient heurter les bien-pensants (obscénité et agressivité), comme c'est le cas dans la lettre introductive du livre I, mais aussi pour justifier des choix formels qui pourraient sembler déviants par rapport à un modèle acquis d'épigramme latine, encore plus restreint que celui pratiqué par Martial et qui était évidemment considéré comme contraignant par d'autres lettrés et critiques contemporains. Martial (VI 65) doit défendre son droit d'écrire des épigrammes en hexamètres, mètre que certains de ses critiques considèrent comme inadmissible et que Pline juge au contraire comme absolument normal, tant et si bien que, comme nous l'avons vu, sa première expérience de poésie mineure est un poème en hexamètres (*epist.* VII 4, 6). La réponse de Martial à ses critiques est *solet licetque* (VI 65, 2) : apparemment *solet licetque* uniquement à l'intérieur d'une tradition latine post-catullienne de poèmes largement polymétriques à laquelle se réfèrent à la fois Pline et Martial, parce qu'en réalité l'hexamètre n'est pas représenté parmi les poèmes mineurs de Catulle et il est presque totalement absent dans la tradition de l'épigramme littéraire grecque. Martial fait en réalité un usage extrêmement réduit de cette liberté,²³ mais de son temps il y avait des gens qui ne le considéraient pas comme admissible. Dans la même épigramme VII 65 Martial répond encore par *solet licetque* à la critique lui reprochant de trop longues épigrammes, une critique insistante dont il se défend de façon répétée à travers tout son recueil (cf. outre VI 65, également I 110 ; II 77 ; III 83 ; X 59). Sur ce point nous n'avons pas de référence chez Pline, mais il est clair que dans ce cas aussi la pratique de Martial, où apparaissent bien 33 épigrammes de plus de 20 vers, dont 14 de plus de 25 vers et 6 de plus de 30 vers (les deux plus longues sont III 58, de 51 vers, et I 49, comprenant 42 vers),²⁴ se différencie profondément de la tradition de l'épigramme littéraire grecque, dans laquelle, comme dans le cas de la polymétrie, le poème long était admis au troisième siècle, et devient rare ensuite, puis rarissime, ou peut-être inexistant, après Méléagre.²⁵ Dans ce cas aussi Martial s'en tient à une typologie différente dont il trouve des précédents dans la tradition latine, mais il doit se confronter avec des critiques qui se basent sur une typologie moins ouverte, plus conforme à celle de l'épigramme grecque. Martial en II 77, 5 s. cite expressément la pratique de Domitius Marsus et d'Albinovanus Pedo, comme auteurs de nombreuses épigrammes dépassant 30/40 vers, et nous pouvons constater que, alors que dans les trois recueils de Gow et Page les épigrammes de plus de 10 vers forment environ 1,5 %, chez Martial elles forment 20,4 % du total des livres I-XII et elles forment 36,7 % des poèmes brefs de Catulle²⁶ et 40 % dans le *Catalepton* pseudo-virgilien ; si nous considérons les poèmes d'une longueur supérieure à 14 vers la différence est encore plus évidente : dans le recueil des *Hellenistic Epigrams* elles sont 9, ce qui équivaut à 1 %, dans la *Couronne* de Philippe il n'y en a pas, et dans les *Further Greek Epigrams* il n'y en a que 2, c'est à dire 0,3 % ; dans les livres I-XII de Martial il y en a 90, c'est à dire 7,6 %, chez Catulle il y en a 27, ce qui équivaut à 24,8 % du total et dans le *Catalepton* il y en a 3, c'est à dire 20 % du total. En ce qui concerne la production chronologiquement contemporaine ou proche de Martial, si j'ai bien compté, aucune épigramme de Lucilius ne dépasse les 8 vers, une seule

épigramme de Straton compte 10 vers et seulement 2 épigrammes de Nicarque comptent 12 vers.

- 27 L'agressivité et l'obscénité étaient reprochées à Martial évidemment pour des raisons d'opportunité et de bienséance : mais on pourrait également dire que ces caractéristiques, qu'il défend sur la base de la tradition latine du genre et de la comparaison avec des pratiques romaines comme les intempérances populaires des *Floralia* et des triomphes (cf. I *epist.* ; 4, 3 ; 35, 8 ; VII 8, 9 s.), appartenaient en effet plus à la tradition catullienne qu'à la tradition de l'épigramme grecque – et donc ces critiques pouvaient peut-être faire référence à un modèle d'épigramme plus émoussé, plus proche de la typologie prévalente de l'épigramme grecque : une obscénité crue et réaliste, comparable à celle de Martial, apparaît, dans la tradition de l'épigramme grecque, presque seulement dans la production impériale, le plus souvent postérieure à Martial, et de toute façon elle ne vise pas au réalisme brut de la conversation triviale dont Martial trouvait un grand modèle en Catulle. Et d'autre part, rappelons que Martial oppose explicitement le *sal*, caractéristique de l'épigramme latine, au *lepos*, caractéristique de l'épigramme grecque. Et de toute façon il est clair que, même pour ces aspects de contenu et d'*ethos*, les typologies du poème bref latin au temps de Martial étaient très variées : on voit chez Martial lui-même qu'il y a, par exemple, des auteurs qui écrivent des épigrammes totalement chastes (III 69), ou doucereuses et sans sel ni fiel (VII 25) : modalités que Martial considère inacceptables. Et il y a au contraire ceux qui sont dérangés par les épigrammes d'éloge et de compliment que Martial fait alterner avec des épigrammes satiriques, et ceux qui voudraient qu'il produise seulement des épigrammes mordantes (X 45), brèves et piquantes (X 59), ou âpres et rudes (XI 90). Et ceux encore qui voudraient qu'il utilise l'épigramme comme une arme diffamatoire.
- 28 Pour en revenir aux aspects plus strictement formels du genre, nous avons vu que parmi la variété presque informe de productions mineures d'héritage néotérique attestées par Pline, Martial n'était donc pas le seul à dessiner une morphologie plus définie, où le modèle de la polymétrie catullienne était rapproché du modèle formel, tout aussi prestigieux, de l'épigramme grecque, pratiquée aussi à Rome depuis presque deux siècles. Martial lui-même nous apprend, comme on vient de le voir tout à l'heure, qu'en son temps des modèles différents de « poème mineur latin » s'affrontaient, et donc, même s'il est possible que quelque part Martial ait « forcé les données », il faut le croire en substance : parmi cette vaste pratique de poésie mineure latine, un parcours reconnaissable devait exister, tracé par des poètes qui avaient essayé de concilier – d'une façon semblable à celle entreprise par Martial – le modèle catullien et celui de l'épigramme grecque, même si nous ne savons pas si ces poètes avaient choisi la dénomination 'épigramme', comme Martial semble le donner pour sûr. Et quelques faibles traces de documentation sembleraient confirmer ce parcours qui porte de Catulle à Martial. Catulle, bien qu'ayant extrait plusieurs motifs de la tradition de l'épigramme grecque, n'avait jamais donné à aucun de ses poèmes la forme épigraphique caractéristique d'une grande partie de cette tradition, et reprise de nombreuses fois par Martial.²⁷ Catulle, comme on l'a souvent observé, s'était au contraire rapproché davantage des thèmes caractéristiques de l'épigramme grecque dans ses poèmes polymétriques.²⁸ De Domitius Marsus, poète auquel Martial donne tant d'importance dans le canon de l'épigramme latine, nous conservons seulement des poèmes en distiques – ou des fragments interprétables comme des dérivés de poèmes en distiques – qui, même s'ils reprennent d'une façon évidente les modalités

catulliennes, s'adaptent dans certains cas à la typologie épigraphique propre à la tradition grecque, qui est refusée par Catulle.²⁹ Si le Gétulicus que Martial mentionne comme faisant partie du canon de l'épigramme latine doit être identifié avec l'auteur homonyme d'épigrammes grecques rassemblées dans l'*Anthologie Palatine*,³⁰ il est facile d'imaginer que ses poèmes latins mélangeaient la tradition catullienne à celle de l'épigramme grecque. Et la production même de Martial antérieure à la série de ses livres d'épigrammes diverses – c'est à dire le *Liber de spectaculis*, les *Xenia* et les *Apophoreta* – témoigne qu'un type de recueil de poésies brèves latines écrites seulement ou presque seulement en distiques était connu.

- 29 Catulle, dans ses poèmes mineurs, en se rapportant aux différentes traditions grecques du iambe, de l'épigramme, de la lyrique et de la polymétrie variée des *paignia* hellénistiques, qui autour de l'an 100 av. J.-C. était encore pratiquée par des poètes grecs qui opéraient à Rome, comme Antipater de Sidon (Cic. *de orat.* III 194), avait cultivé une production multiforme, qui grâce à lui ou à un éditeur postume unissait et en même temps séparait les poèmes en distiques – très différents des épigrammes grecques – et les *paignia* en mètres variés, lyriques et iambiques.
- 30 La production littéraire suivante, sortant de l'expérimentation néotérique, mais fortement influencée par la personnalité de Catulle, avait apporté un développement autonome, dans des recueils autonomes, aux genres que le Catulle « mineur » avait expérimentés et qui se présentaient mélangés dans son recueil : le iambe, la lyrique, l'épigramme d'amour. Il ne restait qu'à donner un développement « systématique » aux *paignia* polymétriques et aux brefs poèmes en distiques, qui apparaissent librement alternés dans un même recueil, comme chez Martial, déjà dans le *Catalepton*, probablement composé peu après la mort de Virgile, et dans les *Priapea*. Cette partie plus irrégulière de la production catullienne ne conduisit pas, comme nous le voyons chez Pline, à une véritable canonique dans un genre défini, mais elle porta à une très nombreuse production de poèmes brefs dans laquelle, comme chez Catulle, les notes polémiques, désinvoltes ou piquantes, alternaient avec une thématique érotique, qui a, dans le cadre que nous offre Pline, un large espace et qui est attestée, avec la note piquante, chez tous les poètes néotériques et dans le *Catalepton*, mais aussi dans les poèmes brefs de tous les poètes cités par Pline et par Martial comme leurs prédécesseurs : Cicéron, Domitius Marsus, Albinovanus Pedo, Gétulicus, et qui justement chez Martial a un espace proportionnellement réduit mais consistant cependant. Ce type de production polymétrique mineure connut des tentatives d'organisation et de constitution de canon qui s'appuient certainement, comme nous le voyons dans le cas de Domitius Marsus et de Martial, sur la typologie bien consolidée de l'épigramme grecque. Martial se rapporte à ces tentatives, et en propose une à laquelle les descendants ont reconnu une telle autorité qu'ils ont défini, en grande partie, le concept même d'épigramme sur son modèle. Ce modèle martialien d'épigramme, qui aux yeux des modernes semble si solide et influent, se fondait sur une tradition post catullienne plutôt frêle et incertaine, que Pline ne distinguait pas de la variété informelle d'une vaste production mondaine amatoriale, et ce modèle n'eut pas, d'autre part, de véritable continuité dans l'antiquité même : les *novelli*, et plus tard Ausone et Claudien, s'ils ne traduisent pas ou adaptent une épigramme grecque précise (chose que Martial ne fit presque jamais), pratiquent un poème mineur multiforme qui fait plus penser à la tradition dont parle Pline qu'à la variété organisée et disciplinée de Martial, qui sera reprise seulement par Luxorius, désormais aux portes du Moyen Âge.

NOTES

1. Dans l'épigramme grecque la polymétrie semble avoir eu une certaine consistance, bien que très minoritaire, au cours du III^e s. av. J.-C. : par la suite elle devient très rare. L'hypothèse que la *Couronne* de Méléagre contenait encore beaucoup de poèmes écrits dans des mètres différents du distique, éliminés successivement par Céphas (cf. par ex. A.L. Wheeler, *Catullus and the Traditions of Ancient Poetry*, Berkeley – Los Angeles 1934 (1964²), p. 38 s.), n'est plus considérée fiable et aujourd'hui on attribue au contraire à Méléagre le choix d'éliminer de sa *Couronne* presque tous les poèmes en mètres différents – et d'une longueur considérable –, et la responsabilité de nous avoir transmis comme modèle quasiment exclusif de l'épigramme grecque le poème bref en distiques : mais, si Méléagre a fait ce choix, il est évident qu'en son temps le mètre élégiaque était désormais établi, probablement depuis un siècle environ, comme étant le mètre spécifique de l'épigramme : cf. A. Cameron, *The Greek Anthology from Meleager to Planudes*, Oxford 1993, p. 13 s. À propos de la fréquence des épigrammes dans des mètres différents que le distique du III^e au I^{er} siècle av. J.-C., fréquence confirmée par différents fragments de papyrus même récents, les données connues jusqu'à présent et d'utiles discussions se trouvent surtout dans K.J. Gutzwiller, *Poetic Garlands. Hellenistic Epigrams in Context*, Berkeley – Los Angeles – London 1998, p. 5 s. ; 16 s. ; 24 ; 30 s. ; 41-45 ; M. Fantuzzi, *Il sistema letterario della poesia alessandrina nel III sec. a. C.*, dans G. Cambiano, L. Canfora, D. Lanza (a cura di), *Lo spazio letterario della Grecia antica*, I, 2, Roma 1993, p. 65 n. ; A. Cameron, *Callimachus and His Critics*, Princeton 1995, p. 77 ; Id., *The Greek Anthology from Meleager to Planudes*, Oxford 1993, p. 8 s. ; 13 s. ; 15 ; L. Argentieri, *Epigramma e libro. Morfologia delle raccolte epigrammatiche premeleagree*, « Zeitschr. für Papyrol. und Epigraphik », 121, 1998, p. 11-13 ; T. Fuhrer, *The Question of Genre and Metre in Catullus' Polymetrics*, « Quad. Urbin. Cult. Class. » 77, 1994, p. 101 ; P. Laurens, *L'abeille dans l'ambre. Célébration de l'épigramme de l'époque alexandrine à la fin de la Renaissance*, Paris 1989, p. 61-64 et 190. Cf. aussi plus loin, note 20. Si de nombreux fragments de papyrus même récents ont confirmé cette polymétrie limitée de l'épigramme grecque, il faut dire cependant que la nouvelle pièce la plus importante, c'est à dire le papyrus de Posidippe (P. Mil. Vogl. VIII 309), démontre en tout cas qu'au III^e siècle déjà il était toutefois possible, même si ce n'était pas la règle, d'interpréter l'"épigramme" comme un type de poème bref écrit exclusivement en distiques. Du point de vue de la successive tradition du poème bref latin de type catullien, ce qui nous intéresse le plus c'est la présence d'épigrammes grecques en hendécasyllabes : présence sporadique, mais garantie par les noms illustres de Callimaque, Théocrite, en plus de celui de Phalecus lui-même : cf. plus loin, note 21.

2. P. Laurens, *op. cit.* (ci-dessus, note 1), revendique efficacement l'autonomie de Catulle par rapport à la tradition de l'épigramme grecque, mais il développe moins la question de l'autonomie à propos de Martial. M. Puelma, *Epigramma : osservazioni sulla storia di un termine greco-latino*, « Maia » 49, 1997, p. 189-213 (version précédente, plus brève, dans M. Puelma, *Ἐπίγραμμα-epigramma : Aspekte einer Wortgeschichte*, « Museum Helveticum » 53, 1996, p. 123-39) a revendiqué avec une particulière détermination cette autonomie, non seulement en ce qui concerne Catulle, mais aussi pour la tradition qui va de Catulle jusqu'à Martial, mais il considère le développement et la canonisation martialienne de ce genre mineur latin sur la base d'une prémisse qu'il est bien difficile d'accepter : celle d'une canonisation de l'épigramme grecque en tant que genre littéraire située à la moitié du I^{er} s. ap. J.-C. seulement, sous l'influence de la canonisation de l'épigramme latine, ou mieux encore largement gréco-latine pratiquée à Rome. Je crois au contraire que la canonisation du genre latin comme 'épigramme', suite à l'expérimentation variée de Catulle dans laquelle l'influence de l'épigramme grecque se mélangeait à celle d'autres genres mineurs, s'effectue sous l'influence de la forme de l'épigramme grecque, déjà solidement canonisée au cours du III^e s. av. J.-C. Contrairement à ce que soutient

Puelma, il est clair que l'utilisation du terme grec ἐπίγραμμα indiquait le genre littéraire, et pas seulement les poèmes gravés, à partir du III^e s. av. J.-C., comme on le déduit d'une série considérable de témoignages. Cf. à ce propos surtout A. Cameron, *The Greek Anthology* cit. (ci-dessus, note 1), p. 3-5 ; 7 ; 10 et cf. p. 372 et K.J. Gutzwiller, *op. cit.* (ci-dessus, note 1), p. 16 ; 19 ; 22 ; 25 ; 45 ; 48. Et il est clair aussi que l'épigramme grecque, même au-delà du nom, était dotée d'une forte stabilité formelle déjà à partir du III^e s. av. J.-C. De mon côté, j'ai déjà écrit brièvement à propos du poème bref latin en tant que genre très autonome de la tradition de l'épigramme grecque dans *Oxford Classical Dictionary*, third Edition, Oxford 1996, p. 537 s. (sous *epigram*, *Latin*) et dans M. Citroni, *Poesia e lettori in Roma antica. Forme della comunicazione letteraria*, Roma-Bari 1995, p. 49 s. (également cité par Puelma).

3. Cf. en particulier H. Poeschel, *Typen aus der Anthologia Palatina und den Epigrammen Martials*, München 1905 ; E. Pertsch, *De Valerio Martiale Graecorum poetarum imitatore*, Diss. Berlin 1911 ; K. Prinz, *Martial und die griechische Epigrammatik*, Wien 1911 et voir aussi F.J. Brecht, *Motiv und Typengeschichte des griechischen Spottepigrams*, « *Philologus* » Supplementband 22, 2, Leipzig 1930.

4. E. Siedschlag, *Zur Form von Martials Epigrammen*, Berlin 1977 ; W. Burnikel, *Untersuchungen zur Struktur des Witzepigramms bei Lukillios und Martial*, Wiesbaden 1980. J'ai fait le compte rendu de ces deux dissertations dans « *Orpheus* » 2, 1981, p. 198-206 et *ibid.* 6, 1985, p. 186-192.

5. Dans IV 23 *Thalie* est invoquée aussi bien comme Muse de l'épigramme grecque que de l'épigramme romaine. *Thalie* apparaît souvent chez Martial comme Muse spécifique de sa poésie : voir IV 8, 12 *nostra Thalia* ; VII 17, 4 *lascivae ... Thaliae* ; VIII 73 *nostrae ... Thaliae* ; IX 26, 8 *nostra Thalia* ; 73, 9 ; X 20 (19), 3 *mea ... Thalia* ; XII 94, 3 *nostra Thalia*. Cf. en outre VII 46, 4 *tua ... Thalia*. Traditionnellement *Thalie* a aussi sous son patronnage d'autres genres mineurs ou burlesques. Dans les représentations figuratives elle a généralement comme attribut le masque comique, et elle est indiquée comme la muse de la comédie par Stat. *silv.* II 1, 116 (*lasciva Thalia*) ; V 3, 98 (*lasciva ... Thalia*) et souvent dans des textes plus tardifs. Chez Verg. *ecl.* 6, 2 elle est choisie, en tant que Muse mineure et rustique, pour représenter le genre bucolique et elle apparaît au même titre comme muse inspiratrice du *Culex* (v. 1). Chez Hor. *carm.* IV 6, 25 ; Ovid. *Fast.* V 54 et (ps. ?) Ovid. *epist.* 15, 84 elle est choisie pour représenter la poésie lyrique ; chez Ovid. *trist.* IV 10, 56 l'élégie d'amour. Après Martial elle apparaît plusieurs fois comme muse de la poésie mineure chez Sidoine Apollinaire et chez Ennodius. De nombreux témoignages (pas tous) sont rassemblés par U. Höfer, dans W.H. Roscher (ed.), *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, V, Leipzig 1916-1924, col. 450 s.

6. Callimaque est le point de référence pour la production d'épigrammes grecques contemporaines chez Martial IV 23 et chez Pline *epist.* IV 3, 4 (où il est présenté avec Hérodas, comme référence pour la production de *mimiambi* grecs par le même ami poète Arrius Antoninus). Martial fait de Catulle la référence du genre littéraire qu'il pratique dans I *epist.* ; II 71, 3 ; IV 14, 13 s. ; V 5, 6 ; VII 99, 7 ; X 78, 16 ; 103, 5 s. ; XI 6, 14 ss. Cf. aussi I 7, 3 s. ; 61, 1 ; 109, 1 ; XIV 195. Catulle est désigné comme le représentant illustre de la poésie d'amour dans VI 34, 7 s. ; VII 14, 3 s. ; VIII 73, 8 ; XII 44, 5 ; 59, 3 ; XIV 77 ; comme le plus illustre citoyen de Vérone dans XIV 100 et 152 (en plus de certains passages déjà cités). Pline fait de Catulle la référence pour la poésie mineure latine pratiquée par ses amis et par lui dans *epist.* I 16, 5 (deux fois, toujours avec Calvus) ; IV 14, 5 et cf. IV 27, 4 où Catulle et Calvus sont nommés par Sentius Augurinus comme ses modèles dans un de ses poèmes proémiaux en hendécasyllabes. Une allusion à Catulle comme étant le modèle de sa propre poésie mineure se trouve aussi chez Plin. *epist.* IX 25, 3 *passerculis et columbulis nostris ...*

7. R. Mayer, *Neronian Classicism*, « *Amer. Journ. of Philol.* » 103, 1982, p. 310 s., M. Labate, *Forme della letteratura, immagini del mondo : da Catullo a Ovidio*, dans A. Schiavone (a cura di), *Storia di Roma*, II, L'impero mediterraneo, 1 La repubblica imperiale, Torino 1990, p. 960 s.

8. La validité des différents auteurs comme points de référence exemplaires dans l'opinion courante des personnes cultivées dans la deuxième moitié du I^{er} siècle ap. J.-C. apparaît de façon évidente là où Martial et Pline le Jeune formulent leurs compliments aux écrivains contemporains qui s'essayaient aux différents genres : chez Mart. V 30 un certain Varron est un poète lyrique digne d'Horace (ici le modèle est désormais le poète latin), mais c'est un poète tragique digne de Sophocle ; Vergilius Romanus, ami de Pline (*epist.* VI 21), écrit *comoedias Menandrum aliosque aetatis eiusdem aemulatus* dans lesquelles il arrive au niveau de Plaute et de Térence : *licet has inter Plautinas Terentianasque numeres*, mais il a également écrit une comédie *ad exemplar veteris comoediae* (et, plus loin, *se in vetere comoedia ostendit*) : dans ce domaine, qui n'a pas encore eu de représentants romains, ce sera lui le modèle pour les auteurs latins qui s'essayeront dans le futur au même genre. Horace nous dit (*epist.* I 3, 9 s. ; *carm.* IV 2) que vers la fin de l'âge augustéen certains poètes tentaient d'écrire de la lyrique pindarique, genre auquel Horace lui-même ne s'était pas risqué et qu'il déclarait dans *carm.* IV 2 être inimitable (même s'il s'en approchait sensiblement), laissant ainsi un espace ouvert aux audacieux. Phèdre se vante d'avoir enrichi les lettres romaines d'un nouveau classique à opposer aux classiques grecs : II *epil.* 8 *Latium ... plures habebit quos opponat Graeciae* (le genre apparaîtra encore comme 'libre', *intentatum Romanis ingeniis opus*, aux yeux de Sénèque, bien évidemment ignare de Phèdre, en 43 ou 44 ap. J.-C.).

9. Cf. Plin. *epist.* I 16, 5 ... *praeterea facit versus, quales Catullus meus aut Calvus ... Quantum illis leporis dulcedinis amaritudinis amoris ! inserit sane, sed data opera, mollibus levibusque duriusculos quosdam ; et hoc quasi Catullus aut Calvus ; IV 27 ... audivi recitantem Sentium Augurinum ... Multa tenuiter multa sublimiter, multa venuste multa tenere, multa dulciter multa cum bile ... ; IV 14, 2 s. Accipies cum hac epistula hendecasyllabos nostros ... his iocamur ludimus amamus dolemus querimur irascimur, describimus aliquid modo pressius modo elatius, atque ipsa varietate temptamus efficere, ut alia aliis quaedam fortasse omnibus placeant. Ex quibus tamen si non nulla tibi petulantiora paulo videbuntur, erit eruditionis tuae cogitare summos illos et gravissimos viros qui talia scripserant non modo lascivia rerum, sed ne verbis quidem nudis abstinuisse ; III 21, 2 s. Audio Valerium Martialem decessisse ... Erat homo ingeniosus acutus acer, et qui plurimum in scribendo et salis haberet et fellis, nec candoris minus ; VII 9, 9 s. Recipiunt enim amores odia iras misericordiam urbanitatem, omnia denique quae in vita atque etiam in foro causisque versantur.*

10. L'inexistence d'un recueil des épigrammes de Callimaque édité par les soins de l'auteur a été fortement soutenue par M. Puelma, art. cit. (ci-dessus, note 2), p. 192 s., mais en général elle n'a pas été retenue comme probable : cf. surtout K.J. Gutzwiller, *op. cit.* (ci-dessus, note 1), qui en particulier observe (p. 19) que les passages de Martial et de Pline montrent qu'en tout cas à leur époque un recueil précis des épigrammes de Callimaque était connu.

11. Voir ci-dessus, note 1.

12. D'utiles relevés de témoignages chez T.P. Wiseman, *Catullus and His World. A Reappraisal*, Cambridge 1985, p. 246-62 et J. Scherf, *Untersuchungen zue antiken Veröffentlichung der Catullgedichte*, Hildesheim – Zürich – New York 1996 (« Spudasmata » 61), p. 93-97.

13. Cf. les passages cités ci-dessus, note 9.

14. Ainsi M. Puelma, art. cit. (ci-dessus, note 2) p. 207, n..

15. Plin. *epist.* IV 27, 1 ... *audivi recitantem Sentium Augurinum cum summa mea voluptate, immo etiam admiratione. Poematia adpellat. Plus loin (4) Pline en cite quelques vers : Canto carmina versibus minutis, / his olim quibus et meus Catullus / et Calvus veteresque. Sed quid ad me ? / Unus Plinius est mihi priores : / mavolt versiculos foro relicto / et quaerit quod amet ...*

16. De Martial I 7 et VII 14, 5 s. et de Stace, *silv.* I 2, 102 nous savons qu'Arruntius Stella, riche protecteur de Stace et de Martial et poète lui-même, avait écrit à propos de la colombe de la femme qu'il aimait des vers que Martial (I 7) interprète explicitement comme étant des compositions imitant Catulle. Stace se réfère à un poème de Stella sur la mort de la colombe,

alors que l'allusion de Martial dans I 7 pourrait se référer à un poème écrit « in vita ». Stella pourrait avoir imité Catulle en écrivant deux poèmes : un « du vivant » et l'autre « après la mort » de la colombe. Sur cette question voir mon commentaire à Martial I 7 (Firenze 1975, p. 41 s.).

17. Plin. epist. V 1, 2 Proinde aut rumpe iam moras aut cave ne eosdem istos libellos, quos tibi hendecasyllabi nostri blanditiis elicere non possunt, convivio scazontes extorqueant.

18. Ces données peuvent être facilement tirées des tableaux publiés en appendice à J. Scherf, *Untersuchungen zur Buchgestaltung Martials*, München – Leipzig 2001, p. 107 s.

19. Les données précises se trouvent dans J. Scherf, *Untersuchungen zur Buchgestaltung* cit. (ci-dessus, note 18), p. 115 s., d'où je tire tous les pourcentages qui suivent dans cette note. Le livre XII, composé en Espagne quelques années après, est le seul qui présente un critère d'organisation métrique régulière, où une épigramme en distiques alterne avec une épigramme dans un mètre différent. Ce critère différent d'organisation est associé à une prééminence moins nette des poèmes en distiques (52,57 %) et une présence plus consistante de l'hendécasyllabe (39,17 %) par rapport aux autres livres, mais il ne compromet pas le principe de la hiérarchie de fréquence entre ces mètres. Abstraction faite du cas particulier du livre XII, dans les autres livres le distique est présent à partir d'un minimum de 69,04 % des poèmes (V) à un maximum de 82,86 % (IX) et il se maintient dans tous les autres cas entre 71,15 % et 79,62 % ; l'hendécasyllabe est présent à partir d'un minimum de 10 % (III) et 10,47 % (IX) à un maximum de 23,04 % (VI) et il reste dans les autres cas entre 14,81 % et 21,34 % ; le choliambe est présent à partir d'un minimum de 3,03 % (VII) et 3,19 % (VI) à un maximum de 14,81 % (XI) et se maintient dans les autres cas (y compris XII), entre 3,7 % et 11,9 %. Si au lieu de considérer le nombre des épigrammes dans les différents mètres nous tenons compte du nombre des vers, la régularité est moindre, mais dans chaque livre, les rapports de priorité entre le trois mètres différents restent inchangés, mis à part le cas unique du livre III, où le choliambe l'emporte anormalement sur l'hendécasyllabe.

20. Les données sont tirées d'A.S.F. Gow – D.L. Page (edd.), *The Greek Anthology: The Garland of Philip and Some Contemporary Epigrams*, I, Cambridge 1968 p. XXXVII s. ; *Hellenistic Epigrams*, II, Cambridge 1965, p. 712 (Index : Metre, Unusual metres) et cf. p. 459 (sur les épigrammes en hendécasyllabes) ; D.L. Page (ed.), *Further Greek Epigrams*, Cambridge 1981, p. 587 (Index : Metre, Unusual metres). Les trois recueils comprennent : *Hellenistic Epigrams* 853 épigrammes (4749 vers) ; *The Garland of Philip* 697 épigrammes (3972 vers) ; *Further Greek Epigrams* 530 épigrammes. Les livres I-XII de Martial comprennent 1174 épigrammes (8643 vers).

21. Un bilan des poèmes (et des fragments de poèmes) en hendécasyllabes grecs (et latins) attestés se trouve dans J. Scherf, *Untersuchungen zur antiken Veröffentlichungen* cit. (ci-dessus, note 12), p. 75 n., auxquels il faut ajouter l'épigramme votive en hendécasyllabes publiée par H. Müller, *Hellenistische Weihepigramm aus Pergamon*, « Chiron » 19, 1989, p. 499 s. (et cf. R. Kassel, *Die Phalaeceen des neuen hellenistischen Weihepigramms aus Pergamon*, « Zeitschr. für Papyrol. und Epigraphik » 84, 1990, p. 299 s.) et les trois hendécasyllabes de P. Petrie F 134, à propos desquels cf. L. Argentieri, art. cit. (ci-dessus, note 1), p. 12.

22. Marsus est aussi nommé, probablement en tant que épigrammatiste, dans VII 29, 7 s. et VIII 55 (56), 21-24 ; dans IV 29, 8 (et peut-être dans VIII 55 déjà citée) il est par contre mentionné comme poète épique.

23. Seules deux épigrammes de Martial (I 53 et VI 64) sont composées de séquences en hexamètres ; deux autres se composent d'un seul hexamètre (II 73 et VII 98).

24. Ces données aussi peuvent être facilement tirées des tableaux de J. Scherf, *Untersuchungen zur Buchgestaltung* cit. (ci-dessus, note 18), p. 107 s.

25. L'existence d'épigrammes longues au III^e s. av. J.-C. est attestée par des fragments de papyrus : cf. A. Cameron, *The Greek Anthology* cit. (ci-dessus, note 1), p. 13 s. et voir p. 7 et 374 s. ; K.J. Gutzwiller, op. cit. (ci-dessus, note 1), p. 24. En effet, dans l'ensemble du recueil des épigrammes hellénistiques de Gow et Page l'épigramme la plus longue compte 24 vers (sauf dans

le cas de Méléagre, AP IV 1, l'ample proème de la *Couronne*, comptant 58 vers) et il n'y en a qu'une de 20 et une de 18 vers, et de toute façon les épigrammes supérieures à 10 vers sont très rares : à peine 23, ce qui représente 2,7 % du total (cf. les données dans A.S.F. Gow – D.L. Page, *The Garland of Philip* cit. [ci-dessus, note 20], Cambridge 1968, I, p. XXXVII s.). P. Mil. Vogl. VIII 309 de Posidippe (cf. Posidippo di Pella, *Epigrammi*, ed. a cura di G. Bastianini e C. Gallazzi con la collaborazione di C. Austin, Milano 2001, p. 19) contient 112 épigrammes, toutes en distiques, dont 4 seulement (3,6 % du total) dépassent 10 vers arrivant à une longueur maximum de 14 vers, alors que 51 % a 4 vers et 34,8 % a 6 vers. Dans la couronne de Philippe, qui recueillait des épigrammes écrites jusqu'en 40 ap. J.-C. ou au maximum au temps de Néron, la règle de la brièveté est ressentie d'une façon beaucoup plus rigide : sur 697 épigrammes de l'édition de Gow et Page une seule (Ant. Thess. AP IX 26) dépasse 8 vers, et elle les dépasse d'un seul distique. Dans le recueil des *Further Greek Epigrams* de Page, qui comprend en principe des épigrammes écrites avant l'an 50 ap. J.-C., seul 9 épigrammes sur environ 530, c'est à dire à peine 1,7 %, dépassent 10 vers, et le poème le plus long a 18 vers. Dans l'épigramme grecque du I^{er} au II^e s. ap. J.-C., comme nous le dirons plus loin dans le texte, on dépasse rarement les 10 vers.

26. Il faut préciser toutefois que dans les poèmes brefs de Catulle les compositions de plus de 10 vers représentent la majorité (60 %) parmi les polymètres, alors qu'elles sont relativement rares (8 %) parmi les 'épigrammes' en distiques. Dans le *Catalepton* les poèmes supérieurs à 10 vers sont en nombre égal parmi les polymètres et les poèmes en distiques.

27. La distance des poèmes de Catulle par rapport à la forme de l'épigramme est mise en évidence surtout par P. Laurens, *L'abeille* cit. (ci-dessus, note 1), p. 185 s. et, plus en général, p. 25 s. Cf. aussi M. Citroni, *Poesia e lettori* cit. (ci-dessus, note 2) p. 74 s. ; 123 s. ; 137 s. ; 170 s. et 185 s. Voir aussi O. Hezel, *Catull und das griechische Epigramm*, Stuttgart 1932 (« Tübinger Beiträge zur Altertumswiss. » 17), p. 8 et 28 s. à propos de la forme des poèmes 3 et 101 de Catulle, qui ne correspond pas au caractère d'une inscription.

28. Cf. R. Reitzenstein, *Epigramm*, dans *RE*, VI, 1 (1907) col. 101 s. ; D.O. Ross, *Style and Tradition in Catullus*, Cambridge Mass. 1969, p. 153 ; P. Laurens, *L'abeille* cit. (ci-dessus, note 1), p. 183 et cf. p. 25 et 191.

29. Cf. Dom. Mars. *epigr. Bob.* 39 ; 40 et cf. fr. 7 Morel.

30. Une argumentation efficace en faveur de l'identification est développée dans D.L. Page (ed.), *Further Greek Epigrams* cit. (ci-dessus, note 20), p. 49 s., où se trouvent aussi l'édition et le commentaire des épigrammes grecques conservées.

AUTEUR

MARIO CITRONI

Università di Firenze